Palabres

JOHN BERGER

Palabres

Traduit de l'anglais
par Olivier Cohen et Clément Ribes

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Les Éditions de l'Olivier tiennent à remercier Benoît Virot
pour les avoir autorisées à emprunter le titre *Palabres*,
précédemment utilisé pour un roman d'Urbano Moacir Espedite
publié par les éditions Le Nouvel Attila en 2011.

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Penguin en 2016,
sous le titre : *Confabulations.*

ISBN 978.2.8236.1209.7

© John Berger, 2016.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Autoportrait

Cela fait à peu près quatre-vingts ans que j'écris. Au début, j'ai écrit des lettres, puis des poèmes et des discours. Plus tard, des récits, des articles, des livres. À présent, j'écris des notes.

L'écriture a toujours été pour moi une activité vitale ; elle m'aide à donner un sens aux choses et à poursuivre ma route. Pourtant, elle dérive d'une réalité plus profonde et plus générale – notre relation avec le langage en tant que tel.

Le sujet de ces quelques notes est le langage.

Commençons par examiner l'activité qui consiste à traduire une langue dans une autre. De nos jours, la plupart des traductions sont techniques, alors que mon propos concerne les traductions littéraires. C'est-à-dire les textes en relation avec l'expérience humaine individuelle.

D'un point de vue conventionnel, traduire, c'est étudier les mots d'une langue donnée figurant sur une

page, puis les reformuler dans une autre langue sur une autre page. Ce qui implique un « mot à mot », puis une adaptation qui respecte en les incorporant les usages et les règles auxquels obéit la langue-cible. Enfin, un autre travail visant à recréer l'équivalent de la « voix » du texte original. Un grand nombre de traductions – peut-être la plupart d'entre elles – suivent ce protocole. L'effort est méritoire, mais le résultat est souvent de deuxième ordre.

Pourquoi ? Parce qu'une vraie traduction n'est pas une affaire binaire associant deux langues, mais une histoire triangulaire. Le troisième sommet du triangle, c'est ce qui se trouve derrière les mots de l'original avant même qu'il ait été écrit. Une vraie traduction exige de retourner au préverbal.

Nous lisons et relisons les mots de l'original afin, en les pénétrant, d'entrer en contact avec la vision ou l'expérience qui les ont générés. Rassemblant alors ce que nous avons trouvé, nous nous emparons de cette « chose » frémissante et presque muette pour l'introduire derrière les mots de la langue-cible. La tâche principale est alors de convaincre cette langue-hôte de s'ouvrir pour accueillir la « chose » qui attend d'être articulée.

Cette méthode nous rappelle qu'une langue ne saurait se réduire à un dictionnaire, à un stock de mots et de phrases. Pas plus qu'elle ne peut être réduite à un genre d'entrepôt où seraient rangées les œuvres écrites dans cette langue.

Une langue parlée est un corps, une créature vivante dont la physionomie est faite de mots, et dont les organes vitaux, les viscères, sont d'ordre linguistique. Et le milieu où vit cette créature relève de l'inarticulé comme de l'articulé.

Considérons l'expression : Langue Maternelle. En russe, *Rodnoi-yazik*. Ce qui veut dire *langue-la-plus-proche*, ou *langue chérie*.

La Langue Maternelle est notre langage premier, celui que nous avons entendu de la bouche de notre mère quand nous étions bébés. Cette expression est donc logique.

Si je mentionne ce fait, c'est parce que la créature de langage, celle que j'essaie de décrire, est indubitablement féminine. J'imagine son centre comme un utérus phonétique.

Une Langue Maternelle contient toutes les Langues Maternelles. Autrement dit : toute Langue Maternelle est universelle.

Noam Chomsky a brillamment démontré que tous les langages – et pas uniquement les langages verbaux – ont en commun un certain nombre de structures et de procédures. C'est pourquoi une Langue Maternelle est reliée à (rime avec) des langages non verbaux, comme celui des signes, du comportement, ou de la manière d'habiter l'espace.

Quand je dessine, je tente de déchiffrer et de transcrire un texte fait d'apparences. Ce texte occupe déjà, je le sais, la place qui lui est assignée (bien qu'impossible à décrire) dans ma Langue Maternelle.

Les mots, les termes, les phrases peuvent être séparés de la créature de leur langage, et utilisés comme des étiquettes. Ils deviennent alors inertes et vides.

L'usage répété d'acronymes en est un exemple simple. Le discours politique qui a cours aujourd'hui est composé pour l'essentiel de mots, lesquels, séparés de toute créature de langage, demeurent inertes et morts. Ce trafic de mots déjà morts détruit notre mémoire, il l'efface et vient nourrir une implacable complaisance.

Ce qui m'a poussé à écrire au fil des années, c'est le soupçon que quelque chose exigeait d'être dit ; et que,

si je n'essayais pas de le faire, ce quelque chose risquait d'être passé sous silence.



Aussi, je me considère moins comme un écrivain professionnel conséquent que comme une sorte de dépanneur.

Lorsque j'ai écrit quelques lignes, je laisse les mots retourner à l'intérieur de la créature correspondant à leur langue. Là, ils sont instantanément accueillis et reconnus par une série d'autres mots avec lesquels ils sont en affinité

du point de vue du sens, ou en opposition, ou liés par une métaphore, une allitération, un rythme. Je prête l'oreille à leurs palabres. Tous ensemble, ils contestent l'usage que je fais des mots que j'ai choisis. Ils remettent en question le rôle que je leur attribue.

Je modifie le texte, je change un mot ou deux, et je le leur soumets à nouveau. Une autre palabre commence.

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que s'élève un murmure d'accords provisoires. Je passe alors au paragraphe suivant.

Une autre palabre commence…

Si l'on veut faire de moi un écrivain, je n'ai pas d'objection.

À mes propres yeux, je ne suis qu'un fils de pute – et vous devinez de quelle pute il s'agit, non ?

Un cadeau pour Rosa

Rosa ! Je te connais depuis que je suis gamin. Et maintenant, je suis deux fois plus âgé que tu l'étais quand ils t'ont battue à mort en janvier 1919, quelques semaines après que toi et Karl Liebknecht avez fondé le Parti communiste allemand.

